

# Les rives du temps



Qu’y a-t-il de plus impensable qu’un flot immobile ? Lorsque la photographie arrive, elle nous embarque et nous saisit à la fois, nous pose devant un point d’arrêt du temps. Et là, que voyons-nous ? Nous voyons une ligne qui court selon un certain sens, suivant la pente, et qui traverse le paysage et le partage en deux. Or s’il y a une ligne il y a un autre côté.

La fonction d’une image, comme de toute œuvre d’art, n’est-elle pas d’établir devant nous la ligne qu’elle nous invite à franchir ? C’est ainsi d’ailleurs, que Lacan inaugure la question du beau<sup>1</sup>. Acceptons de considérer que l’invitation est ici explicite, et que nous sommes conviés, en cet arrêt du temps, à cheminer d’un côté et de l’autre.

De ce côté-ci, dans l’espace de l’exposition, quatre lieux nous appellent, par quatre ou cinq rivières. Si la tentation nous prend de les relier, de les voir dessiner un carré utopique – au nord la Nièvre, au sud le Verdanson puis le Lez, à l’ouest le Furan, à l’est l’Yzeron – le carré aussitôt se dissout. Nulle carte des Enfers, mais des *rivières urbaines*, ouvrant au cœur des villes des scènes vides où, comme chez Atget, l’homme est absent. Le chemin vers les sources traverserait-il une histoire de la photographie ? Le cheminement, par paliers, ascension dans les étages, s’offre comme une remontée.

Le premier niveau nous mène en bord de Lez et de Verdanson, puis au bord du Furan, reliant l’expérience la plus rapide (Lez et Verdanson), conduite sur une seule journée de 2021, et la dernière en date, toujours en cours (le Furan), rapprochant comme deux rives la vitesse et le présent. L’instant, dans sa force immobile, d’ouverture et d’opacité, semble sommé de rendre ce qui l’excède, ce qui a cours en lui et pourtant le déborde.

C’est à une tout autre confrontation que se livrent au second niveau, par leurs rivières interposées, la ville où vit le photographe – Lyon – et son pays de naissance – la Nièvre – le seul où coulent les couleurs. Il semble que deux territoires, celui où naître, celui où vivre, se recherchent l’un l’autre, et qu’à suivre le fil de l’eau, on revienne toujours au commencement. La montée dans l’exposition nous ouvre le chemin des sources, celui d’un voyage initiatique, chaque image s’offrant comme quête du vrai lieu, que Gracq<sup>2</sup> a nommé « le Val sans Retour », qu’il faut entrevoir pour que la vie trouve son cours.

L’autre côté se cache à l’envers des images, comme l’arrière-pays où, successivement, elles se préparent, se réalisent, puis se rassemblent, tandis que le photographe s’active, donnant vie à plusieurs personnages.

Le premier, celui qui prend l’initiative et qui aura aussi le dernier mot, est celui qui repère et celui qui archive. A la fois ingénieur-informaticien et cartographe, il travaille sur cartes via *Google maps*, *Géoportail* mais plus volontiers en "open source" (*OpenStreetMap*), à une identification préalable des points de vue, qu’il note par des épingles numériques. La lecture des courbes, des angles, des perspectives identifie la série de points singuliers qui fixent les rendez-vous à venir. A la fin, toutes les images seront rassemblées dans une base documentaire en libre accès, reliant carte et photographies, pouvant potentiellement s’enrichir d’un lexique (source, pont, barrage, embâcle, confluence...), et déroulant toutes les vues et tout le vocabulaire. La source alors sera devenue ressource<sup>3</sup>.

Entre-temps le second personnage, explorateur-randonneur, est passé de la carte au territoire pour faire l’expérience du paysage. Marcheur infatigable, il parcourt la rivière de la source vers la confluence, ou de la confluence vers la source, sur une rive et sur l’autre, au gré des saisons, s’exposant alors à l’imprévisible, aux jeux de la lumière et des reflets comme aux rencontres, se risquant, pour habiter le lieu, à guetter l’instant. Il pourra parcourir 25 kilomètres en une seule journée pour suivre le Lez et le Verdanson. Ou revenir au Furan pendant plus d’une année. Ou accompagner la Nièvre durant dix ans déjà (depuis 2013). Par chaque rivière s’invente la durée.

Le photographe est le troisième personnage, qui porte en lui les deux autres. Il semble obéir à la fois au programme et au lieu mais c’est lui qui décide, et qui choisit l’outil. C’est-à-dire l’appareil : le panoramique (Hasselblad XPAN) pour le Lez et le Verdanson, le 24x36 (Leica M6) pour l’Yzeron, la chambre 4x5 pour le Furan, le 6x6 (Rolleiflex) pour La Nièvre ; et le film : négatif noir et blanc (Lez et Verdanson, Yzeron, Furan) ou couleurs (la Nièvre). Pour chaque rivière il faut inventer un langage qui semble venu d’elle, qui semble être le sien. Et donc revenir, toujours, comme à la source de la vue, à la photographie argentique, à l’image venue d’une double épreuve, l’épreuve de la lumière révélée par l’épreuve de l’eau.

Est-il vrai que, comme les oiseaux, les rivières aujourd’hui se sont tues ? Saviez-vous que la longueur d’une rivière se mesure en journées qu’on passe sur ses bords ? Les trois personnages du photographe se demandent maintenant si dans ses photographies, quelqu’un, un jour, entrera. Le quatrième personnage, toi. Qui se demandera à son tour quelle rivière chante encore dans les plis de sa mémoire. Quelle rivière reste à traverser pour revenir à soi, pour venir au monde.

Jean-Luc Bayard

Directeur de la recherche

Ecole nationale supérieure d’architecture de Saint-Etienne

CERCC / ENS de Lyon

I : Jacques Lacan, « La fonction du beau », *L’éthique de la psychanalyse, (Le Séminaire, Livre VII)*, Seuil, 1986, p.271 et suiv.

II : Julien Gracq, *Les eaux étroites*, éditions José Corti, 1976.

III : <https://www.pierresuchet.com/>